



Bienheureux
Marie-Eugène
de l'Enfant-Jésus

Retraite spirituelle avec Thérèse de Lisieux

Pour la joie de Dieu



Éditions du Carmel



Pour la joie de Dieu

Retraite spirituelle avec Thérèse de Lisieux

Quoi de commun entre une jeune fille de la fin du XIX^e siècle morte à 24 ans après neuf années de vie au carmel de Lisieux, n'ayant quitté la Normandie que pour un seul pèlerinage à Rome, et le Père Marie-Eugène, décédé en 1967 à 72 ans, aveyronnais, officier ayant vécu les deux guerres mondiales, prêtre, carme, auteur de *Je veux voir Dieu*, conseiller spirituel, prédicateur ayant traversé les océans, responsable de son Ordre, fondateur ?

« J'ai compris la Miséricorde. Sainte Thérèse en a senti la douceur, moi, j'en sens la puissance ». Cette affirmation du Père Marie-Eugène met au grand jour la raison de l'amitié qui l'unit à Thérèse : l'amour gratuit de Dieu qui a saisi l'un et l'autre et qu'ils ont voulu annoncer à notre temps.

La lumière projetée par le Père Marie-Eugène sur la « petite voie » thérésienne est une lumière pratique qui entraîne et suscite la confiance ; elle est lumière jaillie non seulement d'une connaissance mais d'une proximité et d'une commune expérience.

COLLECTION BIENHEUREUX MARIE-EUGÈNE

Diffusion Cerf

 Éditions du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Contexte de la retraite de 1957 à Notre-Dame de Vie

1955, une nouvelle étape dans la vie du Père Marie-Eugène

Après le Chapitre général des Carmes de 1955, libéré de sa charge de Vicaire général de l'Ordre, le Père Marie-Eugène quitte Rome définitivement le dimanche 15 mai 1955. Il rejoint sa résidence en France, le couvent du Petit Castelet (Tarascon), pour y prendre sa place de simple religieux.

Il a la charge de l'organisation des Fédérations des Carmélites de France dont il est l'Assistant religieux. À ce titre, il travaille aux Assemblées d'avril 1956 – dont l'une à Lisieux –, mettant en place quatre fédérations de monastères en France.

Le soir de la fête de sainte Thérèse, le 3 octobre 1955, le Père Marie-Eugène reçoit deux nominations : celles de Supérieur du couvent de Tarascon et de Directeur des Éditions du Carmel. Dans le cadre de ses nouvelles fonctions, il multiplie les prédications de retraite et les recollections. Il commence ainsi un nouveau cycle de cours d'oraison à Marseille qui prendront finalement la forme de conférences publiques données en différentes villes. Le plus souvent, une centaine d'auditeurs y participent.

Il se trouve à Lisieux le 24 février 1956, pour le jubilé de diamant de sœur Geneviève de la Sainte-Face, dernière sœur survivante de Thérèse. C'est à lui que fut confié le soin de prendre la parole, afin de s'unir avec les participantes au « *chant d'allégresse et de reconnaissance* » de la jubilaire, dont le

privilège « fut d'être choisie avec Thérèse ». À la fin de son allocution, le Père compare Céline à saint Jean, l'apôtre bien-aimé :

Vous êtes celle qui vécut le plus longtemps dans son intimité [...]. Pourquoi ces privilèges, sinon pour que vous soyez le témoin de ses gestes, de ses paroles, de la lumière, de la vie, de l'amour que Dieu a déposés dans son cœur pour l'Église et les âmes ? Témoin, chère et vénérée sœur, vous l'avez été et vous l'êtes. Sacrifiant les charmes et les parfums de cette intimité fraternelle qui était votre bien le plus précieux, vous avez livré à l'Église les trésors patiemment recueillis et jalousement conservés, et ils sont devenus son patrimoine et sa richesse. Dans ce don et dans ce dépouillement, vous mettez une générosité qui nous montre combien votre affection pour Thérèse est maintenant perdue dans un amour plus grand encore pour l'Église et les âmes. Ce m'est un devoir et une joie, en cette circonstance solennelle, de vous en féliciter et de vous en remercier, en notre nom, au nom de tous ceux qui ont bu et boiront à ces sources d'eaux vives⁴².

Au début du second semestre de l'année 1957, se tient le Chapitre provincial des Carmes. Celui de la Province d'Avignon-Aquitaine se déroule à Montpellier à partir du 18 juillet. Ce jour-là, le Père Marie-Eugène est élu Provincial de la Province du Midi pour trois ans.

1957, une année thérésienne

L'année 1957 célèbre les soixante ans de la mort de Thérèse.

Un élément important est à retenir : l'impact de l'édition typographique des manuscrits thérésiens – faisant suite à celle en fac-similé (publiée en 1956 par le Père François de Sainte Marie, *o.c.d.*) – voulue à l'usage du grand public⁴³. Depuis 1898, date de la première édition de l'*Histoire d'une âme*, le texte publié comportait de nombreuses retouches et corrections

faites par Mère Agnès, en particulier pour harmoniser les trois textes en un seul récit officiellement dédié à Mère Marie de Gonzague⁴⁴.

Le Père Marie-Eugène fut un ardent défenseur de cette nouvelle publication. Dès 1947, il souhaite la parution du chapitre XI de la primitive *Histoire d'une âme* qui reprenait partiellement la lettre du 8 septembre 1896 à sœur Marie du Sacré-Cœur et qui deviendra le manuscrit B de l'ouvrage désormais intitulé dans son ensemble *Manuscrits autobiographiques*. Il s'y trouve le passage allégorique où Thérèse décrit son oraison à travers la parabole dite « du petit oiseau » (Ms B, 4v^o)⁴⁵.

Dans une lettre adressée à Mère Agnès, le Père Marie-Eugène pense *normal et prudent que dans les premières éditions les manuscrits de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fussent présentés avec une certaine discrétion qui fît accepter ce que sa pensée avait d'audacieux et d'original, et ce que son expression avait de trop ferme et peut-être de trop simple pour les goûts et les tendances qui sévissaient en ce temps-là. Elle était une petite Carmélite qui n'avait pas encore droit de cité dans le Carmel tout entier. Il fallait la faire accepter et je sais combien certains monastères eurent de la peine à s'y résigner, même beaucoup plus tard. Mais ces temps sont heureusement révolus. L'Église a parlé. La sainteté et la mission doctrinale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sont reconnues universellement. Il résulte de ce fait qu'elle appartient désormais à l'Église et à l'Histoire. Autre chose est d'entendre dire, autre chose de percevoir directement soi-même. Cette dernière connaissance est plus vivante et plus profonde. Il me semble par exemple*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1144).

40 Parole du 26 mars 1967, in *MEN* I, p. 188.

41 *TAG*, p. 121.

42 « Discours du T.R.P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, visiteur apostolique des carmélites de France », in *Annales thérésiennes* n° 32, Lisieux, mai 1956, pp. 15-18.

43 Sur cette publication et le rôle du Père Marie-Eugène, cf. *MEN* I, pp. 144sv. Cf. *infra*, p. 44.

44 Sur l'histoire de la publication des manuscrits de Thérèse, cf. *L'Introduction aux Manuscrits autobiographiques*, in *SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, Œuvres complètes*, pp. 59sv.

45 Cf. son commentaire *infra*, pp. 174sv.

46 Lettre du Père Marie-Eugène à Mère Agnès de Jésus Martin, 3 septembre 1947, in *MEN* I, pp. 150-152.

47 *Chronique du Carmel de Lisieux*, 3 juin 1953.

48 En plus de la retraite annuelle à Notre-Dame de Vie, le Père Marie-Eugène prêche quatre retraites sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ou sa doctrine – avril : 10 conférences ; juin : 13 conférences ; juillet : 21 conférences ; septembre : 22 conférences – et deux recollections.

49 G. GARRONE, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'Écriture Sainte », *Carmel* I, 1957, pp. 4-15.

50 CH. JOURNET, « L'Église telle que la pense et la vit sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *Carmel* I, 1957, pp. 16-26.

51 FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE, « L'ineffable chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *Carmel* IV, 1957, pp. 253-265.

52 Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 839sv.

53 Cf. *infra*, p. 104.

54 Cf. *infra*, pp. 132sv.

55 Cette même intention se retrouve dans *Je veux voir Dieu*, cf. par ex. t° 838 : *Le secret de Thérèse ne diffère pas de celui que nous livre Jean de la Croix. Cet amour thérésien de la petitesse et de la pauvreté s'unissant à l'espérance aveugle en la miséricorde divine, n'est-ce pas cette espérance sanjohannique dégagée de tout et que Dieu comble immédiatement ? Pour les deux Saints, ces deux dispositions complémentaires qui se purifient et se perfectionnent sont non seulement les fondements de la sainteté mais la créent en provoquant irrésistiblement les effusions de l'amour qui*

transforme et consume. Mais, tandis que saint Jean de la Croix est incomparable et découvre sa grâce de docteur mystique lorsqu'il établit et justifie ces principes, il appartient plus spécialement à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de nous en montrer l'application et la réalisation dans les détails de la vie quotidienne. Cf. aussi TAG.

56 Cf. F.-M. LÉTHEL, *Connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, La théologie des Saints*, Éd. du Carmel, Venasque, 1997.

57 1Jn 4,8.

58 Cf. *infra*, p. 74.

59 SAINT JEAN DE LA CROIX, *Cantique Spirituel* A, 9,6, p. 392. Cf. Ms B, 4r°, p. 227. Citation choisie par Thérèse sur ses armoiries : cf. Ms A, 85v°, pp. 214-215.

60 Cf. Lc 15,4-7.

61 Cf. Lc 18,9-14.

62 Cf. *infra*, p. 117.

63 Cf. Mt 18,1-5.

64 *Je veux voir Dieu*, t° 1075.

65 Cf. *infra*, p. 315-316.

66 Sur les différences et l'unité de ces manifestations de l'amour, cf. BENOÎT XVI, *Dieu est amour*, n° 3-18.

67 JEAN-PAUL II, *La science de l'amour divin*, n° 10, reprise de son discours à Lisieux du 2 juin 1980, *Documentation Catholique*, n° 77, 1980, p. 611.

Thérèse de l'Enfant-Jésus ***Parole de Dieu pour aujourd'hui***

Une retraite peut avoir un double but. Ce peut être la recherche de sa vocation ou d'une conversion, c'est-à-dire d'une orientation nouvelle donnée à sa vie : on se recueille devant Dieu, sous sa lumière, pour mettre sa vie dans le plan de Dieu et réaliser sa volonté. Voilà le premier but. Le deuxième : rechercher le développement de sa vie spirituelle. Le but de la vie étant précisé, la vocation trouvée, on se met en retraite, sous la lumière de Dieu, pour réaliser de façon plus parfaite cette volonté de Dieu. [...]

Cette retraite va s'inscrire dans cette même ligne de perfectionnement, de développement de notre vie spirituelle individuelle, personnelle, [...] le développement de notre grâce. Nous allons essayer de rechercher ce but en utilisant la lumière qui brille actuellement sur l'Église et sur le Carmel, celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Les trois Manuscrits autobiographiques

Nous allons donc étudier de nouveau sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Pourquoi ? Nous connaissons déjà *l'Histoire d'une âme*, mais, vous le savez, ces dernières années ont paru les *Manuscrits autobiographiques* qui nous ont mis en présence de la pensée, de la parole, de l'esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans leur intégrité¹. Si ces écrits publiés dans leur intégrité ne changent pas ce qu'il y a d'essentiel dans la doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il y a cependant des précisions pleines de force, des lumières particulières qui l'éclairent singulièrement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jaillit toujours ! C'est la foi qui pénètre en Dieu³⁵, c'est la foi qui nous rend réceptifs à cette lumière de Dieu. Vous cherchez donc la lumière de l'Esprit Saint, sa parole et sa grâce qui vous sont particulières.

Pour que cette foi nous obtienne plus certainement ses effets, présentons notre pauvreté, nos besoins et nos désirs, et présentons aussi les besoins des âmes dont nous sommes chargés. Ne faisons pas la retraite uniquement pour nous. Dieu nous aime, il répondra à nos désirs et notre nourriture sera plus abondante si nous présentons les besoins des âmes dont nous sommes chargés, sur lesquelles nous devons agir, si avec notre faim et notre soif personnelles, nous savons présenter à l'Esprit Saint la faim et la soif des âmes que nous devons nourrir et abreuver.

Avec Marie

Mettons-nous dans ces dispositions. Demandons à la Sainte Vierge, à Notre-Dame de Vie, – source de lumière et de vie, Mère qui nous a enfantés à la vie spirituelle, [...] –, de continuer son action maternelle, de faire croître ce qu'elle a enfanté, de nourrir les enfants qu'elle a engendrés à la vie spirituelle selon toute la mesure de la grâce que Dieu lui a donnée pour nous, selon toute la mesure des désirs de l'Esprit Saint et avec toute la puissance de maternité, de fécondité que l'Esprit Saint a mise dans son sein virginal pour chacun de nous.

¹ Cf. *supra*, « Introduction », p. 25.

² Pauline Martin (7 septembre 1861 – 28 juillet 1951). Sœur et seconde mère de Thérèse, elle assure son éducation. Entre au Carmel le 2 octobre 1882. Prieure du 20 février 1893 au 2 mars 1896, elle demande à Thérèse d'écrire ses souvenirs d'enfance. Réélue prieure de 1902 à 1908 puis en 1909, elle garde cette charge jusqu'à sa mort, confirmée à vie par Pie XI en 1923.

3 Mère Marie de Gonzague (1834-1904). Prieure trois fois (1874-1883, 1886-1893, 1896-1902), maîtresse des novices (1883-1886, 1893-1897). Elle fait admettre les quatre sœurs Martin et leur cousine Guérin dans le même carmel.

4 Marie Martin (22 février 1860-19 janvier 1940). Sœur aînée et marraine de Thérèse. Elle dirige la maison des Buissonnets à la mort de Mme Martin jusqu'à son entrée au Carmel (15 octobre 1886). Elle soigne Thérèse pendant sa maladie nerveuse, est sa confidente sur ses scrupules, la prépare à sa première communion. Elle provoque la rédaction des souvenirs de Thérèse.

5 Elle en fait elle-même le récit au Procès de béatification de Thérèse : un soir d'hiver, Thérèse raconte deux ou trois souvenirs de son enfance. Sœur Marie du Sacré-Cœur demande alors à Mère Agnès que Thérèse puisse rédiger ses souvenirs d'enfance (Ms A), arguant qu'elle ne vivrait pas longtemps sur la terre. Plus tard, Mère Agnès, le 2 juin 1897, voyant Thérèse très malade, demanda à Mère Marie de Gonzague, alors prieure, de faire écrire à Thérèse l'histoire de sa vie religieuse (Ms C). Cf. *Manuscrits autobiographiques*, « Introduction », pp. 57sv.

6 Cf. Ms B, 2r°sv, LT 8 septembre 1896, pp. 222sv.

7 *Voilà bien la preuve de votre amour, oui vous possédez l'amour, mais moi ! non jamais vous ne me ferez croire que je puis atteindre à ce but désiré. Car je redoute tout ce que vous aimez*, Lettre de sœur Marie du Sacré-Cœur à Thérèse du 17 septembre 1896, in LT 197, n. 1, p. 1330.

8 Cf. Hb 1,1-2 : *Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu, en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout, par qui aussi il a créé les mondes*. Le Père Marie-Eugène, conformément à la dominante de son époque, attribue ce texte à saint Paul.

9 Cf. par ex Jn 14,6.

10 Jn 14,6.

11 Cf. 1P 2,21.

12 Jn 14,6.

13 Cf. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel* 2,22,5-6, pp. 735sv.

14 Cf. Jn 14,26 ; 16,7-15.

15 Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 65-67.

16 Ce point de doctrine a été exprimé à nouveau au concile Vatican II. L'Église conserve le dépôt de la foi reçue des Apôtres. La Révélation s'est

achevée dans le Christ : en Lui, le Verbe fait chair, elle a atteint sa plénitude, parole unique et définitive. Jésus a demandé aux Apôtres qui ont vécu avec lui de transmettre ce qu'ils ont reçu de lui et des suggestions de l'Esprit de vérité. Ils l'ont ainsi mis par écrit avec des hommes de leur entourage (cf. *Dei Verbum* n° 7). La Tradition vivante de l'Église explicite le témoignage apostolique sous l'action du même Esprit, en ce sens que *la perception des réalités aussi bien que des paroles transmises s'accroît par la contemplation et par l'étude, et par la prédication de ceux qui, avec la succession dans l'épiscopat ont reçu un charisme certain de vérité* (*Dei Verbum* n° 8). L'Église grandit ainsi dans la compréhension vivante de la vérité révélée dans les Écritures, au fil du temps et dans l'espace des diverses cultures (cf. BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, n° 11-17).

17 Le Père Marie-Eugène emploie très souvent le terme d'« âme ». Nous avons choisi de le conserver bien qu'il soit moins utilisé actuellement. Il désigne la personne elle-même au sens de l'hébreu (*nephesh*) : *ce qui respire, le souffle, l'être vivant, ce qui a une vie par le sang, l'homme lui-même, la personne ou l'individu*. On pourrait aussi le remplacer par le terme « cœur » (*lebab*) au sens biblique très riche de *partie interne, milieu, esprit, connaissance, pensées, réflexion, mémoire, lieu des penchants, du choix, de la résolution, de la détermination, de la conscience, du siège des désirs, des passions, des émotions et du courage*. C'est notre « lieu » le plus profond, là où nous sommes vraiment nous-mêmes, sans artifice, sans façade, le « lieu » où nous consentons à recevoir. C'est l'« espace » que personne ne peut détruire, l'espace dont personne, hormis soi-même, ne peut avilir la beauté, le « lieu » où nous entendons la Parole de Dieu. Dieu dit à l'homme : *Je parlerai à son cœur* (Os 2,16). Selon la doctrine chrétienne, l'âme est spirituelle et immortelle (cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 362sv).

18 Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 888-892 et en particulier le n° 889 : *Pour maintenir l'Église dans la pureté de la foi transmise par les Apôtres, le Christ a voulu conférer à son Église une participation à sa propre infailibilité, Lui qui est la Vérité. Par le « sens surnaturel de la foi », le Peuple de Dieu « s'attache indéfectiblement à la foi », sous la conduite du Magistère vivant de l'Église* (cf. *Lumen Gentium* n° 12 ; *Dei Verbum* n° 10).

19 Le Père Marie-Eugène fait allusion ici à l'encyclique de Pie XII *Humani generis* du 15 août 1950. Elle dénonce des *opinions et erreurs modernes menaçant de miner les fondements de la doctrine catholique*. Au nom de cette encyclique, des grands théologiens comme les pères Daniélou, Congar

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Carmel est un ordre réparateur, que les âmes y entrent pour apaiser la justice de Dieu³⁶. Sainte Thérèse est elle-même une âme réparatrice, une âme victime. Chaque fois qu'il y aura une nouvelle défaite, infligée au catholicisme par les forces du mal, il y aura un nouveau mouvement réparateur. La dévotion au Sacré-Cœur semble venir de là : elle est une dévotion surtout réparatrice. Après la guerre de 1870, la défaite est attribuée au péché. On ne peut être frappé par la justice que parce qu'on l'a mérité, parce qu'on est coupable, car Dieu est juste. On fera bâtir une basilique de réparation, la basilique votive de Montmartre. On voulait y mettre cette inscription : *Au Cœur de Jésus réparateur*, et même *pénitent* ; heureusement, on n'a pas mis cette formule, mais la *France pénitente* – *Gallia paenitens*³⁷.

Ces notions ne sont pas complètement fausses mais voilées ; la réparation garde toute sa valeur en soi, mais il faut la mettre en œuvre selon une modalité adéquate et selon la vérité pour qu'elle soit véritablement réparatrice³⁸. Pour atteindre ce but, on doit avoir une véritable notion de celui qui est offensé, de Dieu. Il faut voir ce que l'offensé désire, ce qu'il veut, non ce qui nous plaît à nous. Il y avait donc sur ces thèmes des notions qui n'étaient pas complètement faussées mais voilées.

Deux courants de spiritualité au carmel de Lisieux

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus arrive en cette période ; c'est dans ce mouvement de pensée, dans cette lumière tamisée, voilée, qui arrive sur les âmes que nous devons découvrir sa mission pour lui donner toute sa valeur. Cette notion de réparation et de justice existait au carmel de Lisieux. Il y avait deux courants : celui des âmes réparatrices, des âmes de justice,

représentées par Mère Marie de Gonzague qui a eu pour ancêtre Mère Marie-Baptiste ; et un autre, plus profond, qui avait connu probablement l'expérience mystique, celui de Mère Geneviève de Sainte-Thérèse.

Des différences sur ces points essentiels produisent des divergences si bien que le courant représentant la justice partit et alla fonder le carmel de Caen³⁹. Il restait cependant à Lisieux, Mère Marie de Gonzague qui demeura dans cette ligne. Il ne faudrait pas trop simplifier ni trop diviser et séparer : il y a des nuances qui s'affirment dans les faits, dans les attitudes. Cela dépendait un peu des tempéraments. Il y a le tempérament fort, beaucoup plus raide, qui se porte vers la réparation et tel ou tel tempérament plus faible, plus petit, orienté vers l'amour de Dieu. Chacune choisira la voie qui va à son tempérament.

Thérèse, en arrivant au carmel de Lisieux, trouve une prieure qui est dans la ligne de la justice. Ne faisons pas le procès du carmel de Lisieux mais plutôt celui d'une époque. Dans les retraites, que fait-on ? Que va faire le prédicateur qui veut instruire les âmes ? Il leur montrera la justice, il parlera de l'amour de temps en temps, mais pas trop, de peur du quiétisme ; c'est la bête noire ! On va pousser les âmes à l'action ; il faut faire peur aux âmes pour qu'elles se secouent ! Il faut qu'elles se remuent. Si on leur parle d'amour, de miséricorde, elles risquent de dormir ! C'est la prédication des grandes vérités : justice, enfer, jugement... Tout est dans la même ligne et c'est ce que l'on donne un peu partout y compris dans les communautés religieuses. Il arrivera que Thérèse se trouvant dans ce courant, elle qui avait une autre expérience, souffre beaucoup de l'ambiance créée par sa supérieure et les

prédications. Les retraites prêchées lui seront pénibles⁴⁰. Elle ne s'insurge pas contre les vérités prêchées mais contre la façon dont elles sont données, contre l'insistance apportée sur ceci ou cela. Elle a des convictions reposant sur les découvertes personnelles de son regard contemplatif et de son expérience de Dieu. Un jour, elle aura le courage de dire son expérience à quelqu'un qui lui dit « d'être une bonne religieuse⁴¹ ».

Elle avance dans ses nuits pendant plusieurs années, elle souffre beaucoup. Que trouve-t-elle dans ces nuits si rudes dans lesquelles elle n'a pas de secours ? Elle trouve la sévérité de Mère Marie de Gonzague et de sa maîtresse des novices. Et voici que, par un jeu de la Providence, un prédicateur, convertisseur de grands pécheurs, lui donnera la lumière et l'encouragera dans cette voie de l'amour⁴². C'était en 1891 : dans sa marche pénible, une confirmation lui est donnée qui la rassure pour elle-même. Mais l'angoisse ne disparaît pas. Il en est ainsi des explorateurs : victimes de la lumière trouvée, ils vivent dans l'angoisse. Pourquoi ? Parce qu'ils doivent dresser cette lumière devant des gens convaincus qu'ils possèdent la vérité, des gens qui croient posséder le sens commun, qui sont encouragés par les courants d'idées, par les institutions. Thérèse est ainsi.

La « petite voie », découverte de Thérèse

Après 1891, elle a déjà une assurance personnelle et elle va découvrir sa petite voie d'amour. Comment ? Par les contacts avec Dieu, par les lumières qui viennent s'ajouter aux lumières déjà reçues. En 1894, quand Céline entre au Carmel, cette lumière est suffisamment forte et précise chez elle, pour qu'elle puisse la donner à sa sœur. Céline est devenue sa novice : sans cette circonstance, elle n'aurait pas eu le courage de la donner à d'autres⁴³. Pour pouvoir nous engager dans cette voie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'amour est don

Fondement de la doctrine de Thérèse

L'attitude que prend Thérèse à l'égard de Dieu, ses dispositions, sa doctrine spirituelle, tout est modelé sur Dieu lui-même. Elle a découvert non seulement la nature et la transcendance de Dieu qui exige de notre part l'adoration – car Dieu est l'être parfait, infini, le créateur – mais surtout la vie qui est en lui, cette vie qui est amour. Elle n'a pas créé mais elle a vécu et illustré une doctrine d'amour qui lui permettait de pénétrer dans les profondeurs de Dieu-amour et de se modeler sur les exigences de l'amour.

Demandons à la Sainte Vierge de nous aider à pénétrer cette vie de Dieu, de faire notre regard contemplatif, prolongé et profond, afin d'acquérir les convictions profondes que nous trouvons en Thérèse et qui furent certainement celles de la Sainte Vierge, elle qui fut associée d'une façon si étroite, incomparable, à cette vie de Dieu, aux opérations de son amour.

Dieu amour, bien diffusif de lui-même

*Dieu est amour*¹. Qu'est-ce à dire ? L'amour est le bien diffusif de soi². C'est le bien en mouvement, se diffusant aussi parfaitement que possible, entraînant avec lui toutes ses richesses pour pénétrer dans l'être aimé, pour vivre en lui et là, par cette pénétration qu'il fait de lui-même, de ses richesses, créer entre l'être aimé et lui, entre la source d'où procède l'amour et l'être aimé, des liens d'union qui opèrent en même temps une transformation³. L'amour est donc diffusif de soi et cet amour diffusif de lui-même a besoin de se donner parce que c'est son opération naturelle.

Le feu brûle, la flamme monte pour chercher son aliment et quand elle l'a trouvé, le feu pétille, il consume son aliment et le transforme en lui-même. Le symbole nous explique ce qui est en Dieu. L'amour « a besoin » de se donner⁴ parce qu'il est le bien diffusif et il trouve de la joie à le faire. Tout être, toute énergie, toute activité, trouve sa satisfaction, sa fin, sa perfection à exercer l'opération qui lui est naturelle.

C'est ainsi que nous pouvons raisonner sur l'amour qui est en Dieu ; nous n'en connaissons pas toutes les lois, elles sont infinies, mais en raisonnant par analogie⁵, en raisonnant sur l'essence même de cet amour, nous pouvons tirer des conclusions certaines, nous pouvons les tirer d'une façon d'autant plus certaine que l'amour qui est en nous, dans notre nature, l'amour qui est notre grâce, obéit aux mêmes lois que l'amour qui est en Dieu. Si notre intelligence ne peut travailler sur Dieu, parce que la nature divine est infinie et que notre intelligence ne peut travailler que sur le fini, il reste cependant que l'amour est le même chez nous qu'en Dieu. L'expérience que nous avons de notre amour ne nous trompe pas sur celui qui est en Dieu. Chez lui, il est infini, mais nous pouvons nous appuyer sur notre expérience humaine de l'amour, en ce qu'il a de plus pur, et tirer des conclusions sur l'amour qui est en Dieu.

Joie de la Trinité

Dieu est un brasier. L'Esprit Saint dans lequel se déroulent les opérations divines est le centre, le lien⁶. L'Esprit Saint qui est ce brasier, trouve sa joie à se donner. Dieu lui-même qui est amour, – car il n'y a qu'une nature, qu'une seule vie en Dieu –, trouve sa joie à se répandre, et sa joie est d'autant plus grande que ce don de lui-même est plus complet, plus grand, plus parfait !

Cette loi étant posée avec notre expérience de l'amour, nous concluons que Dieu trouve dans sa vie intime, dans la génération du Verbe et la procession du Saint-Esprit, une joie parfaite, une joie infinie, parce que cette diffusion de lui-même, cette diffusion de l'amour, est parfaite. Le Verbe est en tout égal au Père. Le Père et le Verbe passent tout entiers dans cette spiration de l'Esprit Saint, amour substantiel personnifié. Il ne sort pas de lui-même, il n'y a qu'un Dieu et cependant il y a spiration⁷. Dans les opérations de sa vie intime, Dieu trouve une joie infinie. Il est bon que nous méditations sur cette joie infinie de Dieu qui s'exprime parfaitement, se donne complètement.

Cette joie infinie est constante car cette génération du Verbe n'est pas un acte passager, pas plus que la procession de l'Esprit Saint ! La génération du Verbe, la procession de l'Esprit Saint est un acte éternel qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Cette joie de Dieu infinie, constante, éternelle, inaltérable, plane comme Dieu au-dessus de toute la création. Quand nous considérons Dieu, ne considérons pas seulement sa transcendance, son infinité. Puisque notre expérience de l'amour nous permet d'aller jusqu'à sa vie intime, allons jusqu'à sa vie intime, jusqu'à cette joie de Dieu ! Cette joie est la grande réalité qui plane sur toutes choses et qui est au-delà de toutes choses. C'est cette joie de Dieu qui fait la sérénité de tout l'univers ! C'est cette joie de Dieu qui a son principe dans l'amour. Dieu est amour et trouve son bonheur infini dans l'expansion de son amour !

L'homme appelé à entrer dans la joie de Dieu

Nous autres, créatures, nous procédons de cet amour de Dieu. Quand nous remontons vers Dieu, songeons à sa joie, songeons à son bonheur qui ne nous est pas étranger puisque Dieu est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commencement de toutes choses, traduite par le Père Marie-Eugène : *L'Église est la fin de toutes choses*. L'original grec portant *archè*, ce « transfert » est légitime : le dictionnaire Bailly (éd. 2000, p. 281) donne pour traduction *extrémité, finale, d'où terme, total, récapitulation*. Le Père Marie-Eugène a pu retrouver aussi cette citation d'Épiphane lors de sa lecture d'H. de Lubac, *Méditations sur l'Église*, Éd. Aubier, Paris, 1953, p. 51, note 53 (cf. *Cahier de notes personnelles G*, p. 170) : il est intéressant de noter qu'H. de Lubac renvoie à cette citation d'Épiphane pour affirmer que l'Église a été créée la première avant toute chose, le monde ayant été fait pour elle.

13 Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 666 : *Telle est en effet l'ordonnance du plan divin : la Sagesse prend une humanité, elle l'immole et la donne en nourriture : Incarnation, Rédemption, l'Église ! Telle est la logique divine des mystères, telles sont les étapes des réalisations divines, l'Église étant la fin de toutes choses*.

14 Cf. Rm 8,26. Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 1028.

15 En ce sens, Thérèse écrit en s'adressant à Jésus : *Ma seule joie sur cette terre, c'est de pouvoir te réjouir*, PN 45, 6, p. 734. Thérèse désire avant tout faire plaisir à Dieu : *Pourvu qu'il soit content, je serai au comble du bonheur*, écrit-elle à Mère Agnès, cf. LT 110, p. 416. De même, lorsqu'elle écrit à l'Abbé Bellière : *Ah ! ce que nous lui demandons, c'est de travailler pour sa gloire, c'est de l'aimer et de le faire aimer* (LT 220, p. 575), il est clair que c'est pour la joie de Dieu. Lorsqu'elle s'offre à l'Amour miséricordieux, c'est pour permettre à Dieu d'être heureux de donner son amour, cf. Ms A, 84r°, p. 212 ; Ms A, 79v°, p. 204. Dans l'acte d'offrande, elle écrit : *Je veux travailler pour votre seul amour, dans l'unique but de vous faire plaisir*, Pri 6, p. 963. C'est ce que le P. Marie-Eugène rappelle dans TAG, p. 49. De même, Thérèse prie pour donner de la joie à Dieu, cf. TAG, p. 59.

16 Cf. Lc 7,36-38. Cf. Ms C, 36v°, p. 285 ; A, 39r°, p. 132, source de RP 4, « Jésus à Béthanie », pp. 863sv.

17 Cf. Lc 15,11-32. Cf. LT 261 à l'abbé Bellière, p. 619 ; Ms A, 84r°, p. 211.

18 Nous rencontrons ici un thème de prédilection abordé par le Père Marie-Eugène, s'appuyant sur le concile de Trente (cf. *Décret sur la justification*, ch. xvi, repris par le *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2009). En juin 1959, il donne un ensemble de quatre conférences sur la miséricorde aux novices de Notre-Dame de Vie et lance cet appel : *Dieu demande que nous croyions à la gratuité de son don, au besoin de son amour, à son besoin de nous combler. Voilà une étape que nous devons franchir dans la vie*

*spirituelle. Voilà pourquoi nous devons connaître l'amour infini de Dieu [...]. Il faut que nous y croyions, il faut que nous le sachions, il faut que nous connaissions la nature de notre Dieu ; il faut que nous changions peut-être la notion que nous avons d'un Dieu de justice, qui reste juste même dans son amour et sa miséricorde. Il faut que nous ouvrons notre âme et que nous croyions à la folie de l'amour qui est en Dieu, à ce besoin, à cette joie immense, à ce triomphe que l'amour de Dieu trouve à dépasser toutes les mesures de la justice, toutes les barrières que lui impose la justice, toutes les barrières que lui imposent nos mérites insuffisants. Il veut donner gratuitement, il a besoin de donner gratuitement, il a besoin de montrer qu'il est Dieu, qu'il est libre de ses dons, que sa liberté n'obéit qu'à sa volonté et aux exigences qui nous apparaissent folles de son amour. Voilà ce que nous devons savoir de notre Dieu, nous devons en avoir une connaissance personnelle, profonde, que Dieu confirmera par l'expérience si nous commençons à y croire, Conférence, 1959.08.21-1, publiée in P. MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Croyez à la folie qui est en Dieu*, Éd. du Carmel, Toulouse, 2004, pp. 26-27.*

19 Cf. *supra*, p. 110, note 4.

20 Cf. Ep 4,7 : *À chacun de nous, la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ.* D'après un manuscrit, le Père Marie-Eugène aurait cité ce texte en latin.

21 Cf. Lc 18,9-14.

22 Au temps de Jésus, en Palestine, les dirigeants romains vendent à prix élevé les postes de collecteurs d'impôts à certains juifs. Ces intermédiaires entre l'empereur et le peuple juif ne font pas directement affaire avec le peuple. Ils engagent à leur tour des subalternes pour faire le travail à leur place. Ces derniers se trouvent en relation avec le public (d'où leur nom de publicains). Dans le Nouveau Testament, le publicain est donc le plus petit subalterne juif qui veille à collecter les impôts directement des mains des citoyens. Il est l'agent de la perception des impôts, méprisé profondément par le peuple juif. Cette haine à leur égard repose sur le fait qu'ils imposent souvent des montants excessifs : ils apparaissent comme des fraudeurs qui s'enrichissent aux dépens des contribuables. De plus, ils collaborent avec l'occupant. Les publicains se voient donc assimilés aux pécheurs publics. Ainsi, des pharisiens critiquent Jésus qui se tient en compagnie de publicains : *Pourquoi votre maître mange-t-il avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs ?* (Mt 9,11).

23 Lc 1,53. Le Père Marie-Eugène dit en latin : *et divites dimisit inanes.*

24 En réalité, *Imitation de Jésus-Christ*, Éd. Lamennais, Paris, 1879, II, 11, 4 citant Pr 31,30.

25 Cf. Pri 6, p. 963 : *Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que Dieu lui imposait, cet écrasement qui lui venait par les évènements providentiels comme la mort de sa mère et sa situation au sein de sa famille, était accompagné chez elle d'une nourriture positive, d'une grande affection qui ne lui a pas été nuisible. Ses sœurs l'aimaient beaucoup et lui témoignaient leur affection. La frustration a des effets nocifs quand il n'y a que frustration mais lorsqu'il y a une nourriture positive, qu'on donne de l'affection, la frustration n'est plus qu'une purification. Une chose est de tailler les gourmands, autre chose de scier l'arbre.

Il y avait chez elle en même temps l'affection de sa famille qui l'épanouissait, lui donnait un climat de confiance créé autour d'elle, ce qui faisait qu'elle portait volontiers sa petitesse non seulement parce qu'elle lui valait cette affection de tous, mais parce que c'était viable. Sur le plan spirituel, cette impuissance à dominer son psychisme et ses larmes était accompagnée d'expériences spirituelles très subtiles, très affinées, très déliées et très abondantes : sa première communion a été une fusion (cf. Ms A, 35r°). Elle était faible et elle a senti qu'elle était saisie par le Dieu fort ! Expérience que lui donnaient les dimanches et les jours de fête ; expérience de l'affection particulière dont son père l'entourait. Il y avait la faiblesse et elle avait l'impression que c'était cette faiblesse et le fait d'être la dernière qui lui donnaient des droits à ces faveurs de Dieu et des hommes. Ce sont les deux qui préparent : quand on prépare uniquement par la pauvreté, c'est moins que rien, on peut fermer, refouler, contracter, révolter. Le contraire arrive avec une nourriture positive. Il faut le positif avec le négatif, car le négatif ne produit que ruines.

Tout cela aboutira à quoi ? Quand on lui demandera comment il faudra l'appeler quand elle sera au ciel, elle répondra : *la petite Thérèse*²⁶. Voilà le nom qu'elle se donne et qui la traduit : aucun sentiment de frustration mais *la petite Thérèse*. Voilà donc les préparations providentielles qui l'amèneront à cultiver la pauvreté spirituelle et à la comprendre. Ne croyez pas que quand Dieu veut faire des pauvres, il recommence l'histoire de Thérèse. Il les prépare à la pauvreté de bien des façons.

L'exemple de saint Paul

Aussi, j'ai pensé vous dire quelques mots de saint Paul. Nous retrouverons la même doctrine non de l'enfance mais de la pauvreté spirituelle. Il dira : Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort²⁷. Je pourrais me vanter de toutes sortes de choses... Je suis juif... S'il fallait parler des révélations, je pourrais montrer que je les connais, je pourrais vous éblouir... Je pourrais me glorifier de mes richesses mais je me glorifie de mes infirmités²⁸.

Voilà un pauvre d'un autre style, un véritable pauvre qui arrive à la même conclusion. En lui, on voit la même pauvreté sous un autre aspect. La préparation à cette pauvreté a été rude. Paul est un homme à la personnalité très forte, puissante, à la volonté vigoureuse. Physiquement, quoique petit, il jouit d'une grande vitalité, il ne semble pas avoir été malade, si ce n'est sous le choc de Dieu sur le chemin de Damas. Tous les voyages qu'il a faits, supposent une grande vitalité²⁹. Nous ne trouvons pas en lui la faiblesse physique de Thérèse.

Il a un développement intellectuel ; il a été à l'école de Gamaliel, c'est un pharisien, un savant plein d'ardeur, plein d'une vie débordante³⁰. Ce que nous remarquons ce sont des

hauts et des bas, c'est un tempérament cyclothymique, un tempérament de passionné dont les passions ne sont pas rentrées, elles éclatent parfois. Il a de grands désespoirs, de grandes nuits et aussi de grandes exaltations. Voilà le tempérament de saint Paul³¹.

Comment cultivera-t-il la pauvreté spirituelle ? Dieu va la créer. Il y est préparé par son tempérament cyclothymique qui se développe comme les ondes sonores par des hauts et des bas. C'est le mouvement de la vie, disent les physiiciens. Il connaît des nuits, des heures de désespoir, des heures où tout croule ! Tempérament des grands saints... Comment va-t-il apprendre la pauvreté spirituelle, lui qui sort de l'école de Gamaliel, plein de sa force, de sa vie et de sa science ? Il ne paraît pas cultiver sa pauvreté quand il va demander des lettres pour se saisir des chrétiens, les tuer, détruire tout nom chrétien et compléter par eux ce qui n'a pas été fait au Calvaire³². Au martyre d'Étienne, il était très jeune et quand il en parle, c'est un peu de la même façon. Il ne lance pas de pierres comme les autres mais il participe à l'ardeur, aux gestes de ceux qui lapident en gardant leurs vêtements³³. Saint Jean Chrysostome dit qu'il collabore avec tous les bourreaux ; « ils ont quitté la veste » et c'est Paul qui la garde³⁴ !

Le choc de la conversion

Qu'est-ce qui produira la pauvreté spirituelle ? C'est le choc de Dieu sur le chemin de Damas. Il est à cheval et s'avance, fier avec sa troupe. Dominé par une force supérieure, il tombe de cheval ; ébloui, il aura une maladie d'yeux, effet physique de cette vision surnaturelle³⁵. Il faisait le fier, le chef ; il tombe lui, le chef, le persécuteur et au sein de la vision, il demande : *Qui êtes-vous, Seigneur ?* Il entend ces paroles : *Je suis Jésus que tu*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prendra l'attitude de l'enfant, elle se gardera bien de présenter les richesses qu'elle peut avoir acquises, ses mérites et ses droits⁸. Elle trouve que cela ne suffit pas. Ses droits ne sont pas parfaits, ils sont entachés... Elle préfère ne présenter que sa pauvreté et sa confiance et elle ajoute : *C'est pour cela que je serai si bien reçue*⁹.

Donc, Notre-Seigneur confirme lui-même de manière solennelle l'excellence de la pauvreté spirituelle et de la doctrine dont nous parlons.

Jean de la Croix et la pauvreté spirituelle

Saint Jean de la Croix est apparemment un ascète à en juger par la *Montée du Carmel* et ses exigences rigoureuses pour la sainteté¹⁰. Nous retrouvons là, sous une autre forme, l'enseignement évangélique. Son enseignement ne serait pas bon s'il n'était pas conforme à celui de l'Évangile. Dans la *Montée du Carmel*, toute la marche est faite par le dépouillement, l'appauvrissement, le dépassement de tous les biens sensibles, naturels, intellectuels, spirituels, même de ceux qui paraissent les plus légitimes, mais qui sont imparfaits. C'est par le « rien, rien, rien » qu'on arrive au tout, au sommet de la Sagesse, au banquet de la Sagesse, à Dieu lui-même¹¹.

Détaillant, expliquant cet enseignement, saint Jean de la Croix dira que l'union transformante¹² n'est pas autre chose pour l'âme qu'un appauvrissement complet, un détachement complet orienté vers Dieu. Par lui-même, cet appauvrissement ne mérite rien, mais s'il s'offre à Dieu par la confiance, il reçoit tout ! Tant que le vide ne sera pas complet, la transformation, l'union ne sera pas parfaite car la grâce de Dieu ne peut se répandre dans une âme qui possède encore quelque chose et surtout dans une

âme qui a certaines attaches à quelque chose. *Qu'importe que l'oiseau soit retenu par un fil léger ou une corde ?* Le fil qui le retient a beau être léger, l'oiseau y reste attaché comme à la corde, et tant qu'il ne l'aura pas rompu, il ne pourra voler¹³. Ici, c'est le même enseignement, la même lumière présentée sous une autre forme et plus détaillée sur certains points.

C'est sous cette lumière qu'il faudra accueillir l'enseignement de saint Jean de la Croix, ce dépassement vers le rien pour atteindre le tout. Si ces comparaisons nous paraissent plus ou moins rudes et austères, elles expriment la même doctrine, les mêmes exigences de Dieu. Dans saint Jean de la Croix, la miséricorde n'est pas nommée mais c'est toujours l'amour de Dieu, bien diffusif qui se donne à celui qui a su se détacher de tout et est passé par le rien pour atteindre le tout. Voilà, sous d'autres images, le même enseignement. Voilà une confirmation de l'enseignement de Thérèse. Elle-même le donnera d'une façon plus simple, mais dans la même ligne. C'est la même doctrine¹⁴.

La réceptivité de la grâce baptismale

Il y a une autre confirmation que l'enseignement de l'Évangile et que celui de saint Jean de la Croix. Je ne dis pas plus profonde – il n'y a pas de preuve plus haute, plus rassurante que l'enseignement de Notre-Seigneur lui-même – mais il y a une autre confirmation que nous trouvons dans l'enseignement de la théologie et celui-ci est plus éclairant au point de vue pratique. La théologie n'a pas à proprement parler à s'occuper de vie spirituelle – ce n'est pas son rôle –, cependant elle nous apporte une confirmation de cet enseignement en nous décrivant notre organisme spirituel.

Nous savons de quoi il se compose. Chrétiens, nous avons la grâce, réalité mystérieuse, qui est une participation à la vie de Dieu, à la nature de Dieu¹⁵. La grâce est greffée sur l'essence de l'âme, sur la charité. Comme Dieu, cette grâce est amour ; parce que la vie de Dieu est amour, la grâce l'est aussi. En Dieu, cet amour est infini, en nous il est fini ; en Dieu, il est increé ; en nous, il est créé. Par la grâce, nous sommes de même nature que Dieu, nous sommes enfants de Dieu. Cette filiation divine que nous possédons, réalise une identité de nature¹⁶.

Cet amour, cette charité qui est en nous, est vivante et agissante parce qu'elle participe à la vie de Dieu. Ce n'est pas seulement un trésor que nous possédons, c'est une vie qui est agissante. Cette vie est dans le mouvement, dans l'action, elle se développe ; pour cela, elle a besoin d'organes, de puissances, de facultés. Notre corps se développe et grandit grâce à des organes qui lui permettent d'assimiler les aliments. Notre vie intellectuelle se développe grâce à ses facultés d'intelligence, de volonté, d'imagination qui sont des moyens d'agir et de se développer. De même, notre âme a un organisme propre ; notre grâce a ses organes, ses puissances d'action, ses facultés. Nous employons le mot « organes » pour le corps et « facultés » pour l'âme. Pour nommer les puissances actives de la vie surnaturelle, nous employons le mot « vertus ». Ce sont des vertus infuses c'est-à-dire données en même temps que la vie de la grâce ; elles ne sont pas surajoutées mais font partie de cette vie de la grâce¹⁷.

La vie surnaturelle se développe, se perfectionne grâce à ces vertus infuses : vertus théologales et vertus morales qui nous permettent de prendre contact avec Dieu, avec la source de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La foi de Thérèse

Quelques jalons

Tentons d'étudier l'appauvrissement que nous sommes appelés à réaliser pour chacune des vertus théologiques. Saint Jean de la Croix a étudié ce sujet surtout à propos de la vertu d'espérance¹. Il est bon de l'étudier aussi sur les autres vertus parce qu'elles ne se perfectionnent elles aussi qu'en s'appauvrissant. La perfection réside dans la pureté. Quand les vertus sont détachées de tout et n'embrassent plus que Dieu, quand elles ne s'appuient que sur Dieu, qu'elles laissent tout le reste, elles sont parfaites et la perfection de notre organisme surnaturel est réalisée. Nous tenterons de mettre de l'ordre : comme c'est un domaine extrêmement vaste à explorer, cette instruction sera comme une conversation « à bâtons rompus ». Il est impossible de trop clarifier : on présenterait des notions trop précises ne correspondant pas forcément à la réalité.

L'appauvrissement, au pas de Dieu

Pour que les vertus théologiques parviennent à la perfection de leur exercice, elles sont appelées à un appauvrissement absolu mais qui doit être progressif. On ne prend pas la *Montée du Carmel* en disant simplement : « Dieu... Dieu... » pour prétendre atteindre le but² ! Vouloir s'appauvrir soi-même complètement, équivaldrait à un suicide. Nous n'avons pas à détruire l'humain pour trouver Dieu. Nous devons au contraire marcher avec l'humain.

Comment cet appauvrissement sera-t-il réglé ? Afin d'éviter tout orgueil, cet appauvrissement, cette ascèse seront réglés par l'action de Dieu. Ils se feront sous l'action de Dieu. Il ne s'agit

pas de tout jeter par la fenêtre : il faudrait non seulement jeter ses richesses extérieures, mais il faudrait se jeter soi-même ! On ne peut s'appauvrir qu'à mesure que s'opère l'envahissement de Dieu. Il faut que Dieu, qui donne la lumière, donne leur nourriture aux vertus. C'est lui qui accroche et ce n'est que grâce à cette emprise de Dieu que nous pouvons devenir pauvres : c'est dans la mesure où nous sommes tenus par en haut que nous pouvons nous détacher des choses de la terre, de l'activité de nos facultés, de l'aliment qu'apporte une ascèse progressive. Saint Jean de la Croix, dans la *Montée du Carmel*, nous décrit le chemin du rien et la marche dans ce chemin du rien. Il nous montre que la montée se fait à mesure que l'âme se détache et que l'emprise du Tout s'exerce sur l'âme. Ce n'est pas de la pure ascèse. Si nous voulons faire l'ascèse sanjuaniste sans l'accrochage à Dieu, c'est de l'orgueil. Cette ascèse nous l'appelons « mystique³ ». Voilà une loi générale.

La foi, vertu de base

Aujourd'hui, je voudrais considérer l'appauvrissement qui se réalise dans la vie d'oraison. La foi est la vertu de base et l'intelligence, la faculté directrice. C'est la foi qui reste la plus difficile à purifier dans les sommets, c'est la dernière vertu théologale qui se perfectionnera. Tandis que les autres vertus trouvent de la saveur, la vertu de foi trouve toujours de l'obscurité. Commençons par l'exposé de l'appauvrissement de la vertu de foi parce qu'elle guide, parce qu'elle est la faculté active qui produit l'exercice principal de la vie d'oraison. C'est dans l'oraison que nous trouvons les premiers obstacles et que nous risquons de trouver aussi les derniers ! Commençons donc par elle.

De nombreux livres sur l'oraison nous proposent divers

éclairages. Dans les œuvres de sainte Thérèse d'Avila, de saint Jean de la Croix, dans *Je veux voir Dieu*, un enseignement spécifique sur l'oraison est donné, sans cesse perfectionné. Or quand nous nous mettons à genoux, nous avons l'impression que c'est tout autre chose. Nous avons presque une déception. Nous expérimentons la différence qu'il y a entre la lumière et la vie, entre la spéculation et la réalisation : nous sommes déconcertés. Nous croyions avoir compris et quand nous faisons oraison, nous nous apercevons que c'est différent, sinon même le contraire de ce que nous avons compris et de ce qu'on nous avait expliqué. Il y a comme un hiatus entre l'enseignement spéculatif et l'enseignement pratique, du moins nous le jugeons ainsi. Qu'en est-il ?

La prière de Thérèse, chemin de sécheresse

Au lieu de partir dans des théories, examinons comment Thérèse faisait oraison ; nous ferons la théorie ensuite.

Thérèse a parlé de son oraison en diverses circonstances, dans ses lettres⁴. Elle aussi a dû avoir des déceptions à propos de ce qu'elle avait lu : les choses ne correspondaient pas à ce qu'elle croyait être l'oraison. Au début de sa vie spirituelle, elle a eu des expériences. Sa première communion a été une *fusion*, elle a réalisé une expérience (Ms A, 35 r°). Les jours de fête, les dimanches au cours desquels elle priait, lui ont laissé un souvenir très doux, le désir du contact avec Notre-Seigneur (Ms A, 17r°). Elle a reçu d'autres grâces : celle de Noël (Ms A, 45r°), la grâce d'apostolat où elle remarque les gouttes de sang tombées des mains de Jésus en croix et que personne ne recueille (Ms A, 45v°). Elle avait une expérience pratique, savoureuse et lumineuse de l'oraison. C'est sur cette expérience qu'elle avait créé une certaine théorie pratique de l'oraison.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dissiper les nuages, au point qu'elle pourra « agiter ses ailes », faire agir ses facultés. Non, c'est le sentiment de sa faiblesse, de son impuissance absolue, de la destruction de tout, qui lui fait éprouver la joie parfaite. Comment est-elle s'il n'y a pas d'euphorie ? Si elle ne la trouve pas dans la sensibilité, c'est qu'il s'agit d'une joie très, très profonde qui est au fond de tout, mais qui ne pénètre pas dans les facultés et qui ne change rien à sa situation. Encore une antinomie : impuissance qui subsiste, joie qui devient d'autant plus profonde qu'elle constate cette impuissance.

C'est alors le moment de la joie parfaite pour le pauvre petit être faible. Quel bonheur pour lui de rester là quand même, de fixer l'invisible lumière qui se dérobe à sa foi !

Pour Thérèse, c'est la foi telle que nous la concevons, la foi qui atteint Dieu et qui n'en a pas conscience objectivement. Certains disent : « j'ai perdu la foi » alors qu'elle est vivante. Seulement, ils ne l'exercent plus !

Jésus, jusqu'à présent, je comprends ton amour pour le petit oiseau, puisqu'il ne s'éloigne pas de toi.

Que fera Thérèse ? Elle reste là. N'ayant plus que l'antenne qui ne perçoit plus la réalité, elle prend une attitude de foi, elle reste là pour montrer qu'elle croit quand même avec une foi qui est résignée à ne rien saisir, une foi qui est décidée à ne pas avoir d'autre expérience que celle de l'obstacle qui la sépare de Dieu, l'expérience de la nuit et de son impuissance. Ne croyons pas à une euphorie qui va la mettre en oraison et lui donner l'expérience de Dieu ! Elle ne bouge pas, elle attend et elle est contente : c'est le moment de la joie parfaite.

Mais je le sais et tu le sais aussi, souvent, l'imparfaite petite créature tout en restant à sa place [c'est-à-dire sous les rayons du Soleil] se laisse un peu distraire de son unique occupation, elle prend une petite graine à droite et à gauche, court après un petit ver.

Thérèse a pris la résolution de rester là et d'attendre. Elle constate alors une autre faiblesse : cette attitude de quelqu'un qui ne peut rien faire, ni faire agir ses facultés, ni faire un acte de foi, voilà que même cette attitude elle ne parvient pas à la maintenir. Nouvel appauvrissement, nouvelle chute pour ainsi dire. Désirant être fascinée par Dieu, elle est distraite, elle « court après un petit ver », elle prend une graine, regarde autour d'elle, se laisse prendre par une pensée, par un sentiment. Elle ne se préoccupe plus de Dieu, elle n'a plus le regard de l'aigle, le regard simple sur Dieu qui est au-delà de l'obstacle, le regard sur la vérité.

Puis rencontrant une petite flaque d'eau, elle mouille ses plumes à peine formées.

Est-ce une pensée sur ceci ou cela ? Une petite imperfection ? Une pensée peu charitable peut-être ? Peu de chose mais qui n'est pas très pur. Le petit oiseau a mouillé ses petites ailes, il y a là une petite faute, quelque chose qu'il se reproche. Est-ce un péché formel ? Je ne le pense pas. Y a-t-il eu une part de consentement ? C'est possible.

Elle voit une fleur qui lui plaît, alors son petit esprit s'occupe de cette fleur.

C'est une pensée, une image, une distraction, que sais-je ? Ses

facultés ne peuvent plus travailler sur Dieu, mais elles peuvent s'appliquer à autre chose.

Enfin, ne pouvant planer comme les aigles, le pauvre petit oiseau s'occupe encore des bagatelles de la terre.

Impuissante à méditer sur Dieu, elle s'occupe malheureusement d'autre chose. À cette impuissance d'atteindre Dieu va s'ajouter le sentiment qu'elle n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait, elle n'a pas été fidèle à toujours regarder Dieu. C'est la tentation qui grossit ! Tant que c'était, pour ainsi dire, « la faute du bon Dieu », elle l'a acceptée mais maintenant elle a l'impression que c'est la sienne. Au lieu de s'attarder à sa contrition et de s'en repaître un peu, voilà sa réaction :

Cependant après tous ses méfaits, au lieu d'aller se cacher dans un coin pour pleurer sa misère et mourir de repentir [ce qui serait s'attacher à sa contrition, et se repaître un peu de sa contrition !], le petit oiseau se tourne vers son Bien Aimé Soleil, il présente à ses rayons bienfaisants ses petites ailes mouillées, il gémit comme l'hirondelle et dans son doux chant il confie, il raconte en détail ses infidélités.

Le petit oiseau ne présente pas à Dieu des ailes toutes pures, il ne lui dit pas : « Voyez comme je suis bien ! » Non, il présente son péché, sa misère. Voilà la pauvreté ! Il ne présente pas son péché et sa misère pour que Dieu les efface. Voilà pourquoi il présente sa misère, ses petits méfaits, ses petits péchés :

Il raconte en détail ses infidélités, pensant dans son téméraire abandon acquérir ainsi plus d'empire, attirer plus pleinement l'amour de Celui qui n'est pas venu appeler les justes mais les pécheurs.

Nous percevons là sa conviction que la miséricorde se répand

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il est en est de même pour l'âme. Les racines de la vigne n'ont pas changé, le cep continue de recevoir ce qu'elles lui donnent. Le cep transmet cette sève au greffon qui se développe et donne du fruit. Bientôt le greffon prendra toute son ampleur. S'il pousse des gourmands sur le cep primitif, on les coupera, car on ne veut pas de ces sauvageons qui prennent la sève : ils n'ont pas le droit de vivre ! C'est le greffon qui doit absorber toute la vie du cep et qui donnera du « Chasselas » ou du « Grenache », suivant qu'il est de telle ou telle qualité.

L'acte de foi

Dans la vie surnaturelle, c'est un peu la même chose. Sur la faculté de l'intelligence, la foi est plantée au baptême. Comment cette foi poussera-t-elle ? Comment s'exercera-t-elle ? Comment vais-je faire un acte de foi ? Étudions le mécanisme d'un acte de foi¹³.

Voici un mystère qui m'est présenté : un seul Dieu en trois personnes. Je l'ai lu, on me l'a dit ; mes sens l'ont perçu, mes yeux, mes oreilles l'ont perçu. *La foi vient de l'ouïe*, dit l'apôtre saint Paul¹⁴. Mes sens jouent le rôle des racines de la vigne qui prennent leur aliment dans la terre. Mes yeux présentent cette vérité à mon intelligence qui joue le rôle du cep, du pied de vigne. Avant d'absorber complètement cette vérité, l'intelligence l'examine, elle fait un travail sur cette expression : « un seul Dieu en trois personnes ». Elle essaie de comprendre : une nature..., trois personnes... Elle ne perçoit pas comment cela peut être compatible. Elle voit que c'est un mystère. Le rejettera-t-elle parce que c'est un mystère ? Non, car ce n'est pas contradictoire¹⁵. Si on lui disait « une » personne et « trois » personnes, il y aurait contradiction mais on lui dit « une »

nature, « trois » personnes... Elle est habituée à voir trois dans un : par exemple la feuille de trèfle aux trois lobes. Je comprends que, d'une certaine façon, il y ait trois en un.

Comment cela se passe-t-il en Dieu ? Le symbole ne l'explique pas. Est-ce que je vais adhérer ? Non. Le symbole donne une certaine image mais ce n'est pas parce qu'on me présente une feuille de trèfle que je vais croire au mystère de la Sainte Trinité ! Ce n'est pas une preuve. Je ne comprends pas ; il n'y a pas d'évidence. Ordinairement, pour que je croie, que j'accepte une vérité, il faut qu'il y ait une certaine évidence. « Deux et deux font quatre » : c'est une vérité mathématique qui s'impose à mon esprit. En ce qui concerne le mystère de la Sainte Trinité, ce qu'on me dit est possible, mais ce n'est pas forcément vrai.

Je vais l'admettre en m'appuyant sur le témoignage. Il est des vérités que je ne peux saisir moi-même, que je ne peux constater, mais qui peuvent m'être affirmées par le témoignage. Tel savant me dit de telle expérience : « cela se passe comme cela... » ; je ne peux le constater. Tel voyageur me dit : « tel pays est ainsi... ». Leur témoignage me suffit pour admettre. Toute notre vie est basée sur le témoignage, il y a peu de choses que nous constatons par nous-mêmes ; notre vie est basée sur la bonne foi des autres, sinon il faudrait renoncer à lire pour s'instruire. S'instruire ne veut pas dire constater par soi-même. Le témoignage est le mode ordinaire, commun, pour connaître la vérité de quelque chose et y adhérer.

Cette vérité « un seul Dieu en trois personnes » m'est affirmée par l'Église. Je vais étudier, faire de l'apologétique¹⁶. Je reconnais que ce témoignage de l'Église est la vérité que je dois

croire parce que, affirmée par Dieu, elle s'impose à moi. C'est le travail que fait mon intelligence ; c'est le travail que fait le cep sur les éléments de la sève, qui transforme la sève puisée par les racines. Est-ce que je comprends ? Non, mais le témoignage s'impose à moi.

Est-ce que j'ai pris alors contact avec Dieu ? Ai-je fait un acte de foi ? Pas encore ! J'en suis au stade préliminaire : mon intelligence reconnaît maintenant que je dois croire parce que Notre-Seigneur l'a dit, parce que l'Église le croit et qu'elle a le droit de me l'imposer.

Par le cep, j'en arrive au greffon, à la foi qui est greffée dessus. Mon intelligence est aidée par ma volonté qui est accueillante, ainsi que par la vertu de foi qui est une grâce. Toutes deux lui disent : « il faut que tu croies, que tu adhères ». Mon intelligence se soumet alors et je dis : « je crois ».

Telle est la conclusion de ce travail : pour l'intelligence, c'est la soumission. Elle ne comprend pas plus maintenant qu'avant ; croire ce n'est pas comprendre¹⁷. Croire comporte même la non-compréhension parce que, quand on voit, on ne croit pas, on voit. Voici la conséquence : l'obscurité est normale mais je donne ma soumission à l'autorité que je reconnais. Je veux adhérer, je veux croire. Ce n'est pas l'intelligence qui croit, qui fait l'acte surnaturel, mais, parce que l'intelligence se soumet, la vertu de foi greffée sur elle, peut utiliser la puissance et la force qui sont en elle et faire l'acte de foi. Elle a reçu l'aliment de l'intelligence : l'objet de la foi est présenté par l'intelligence mais c'est la vertu de foi qui se met en œuvre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous grâce à notre fidélité, parce que nous l'invoquons, parce que nous sommes de plus en plus dociles, de plus en plus subtils, de plus en plus ouverts. Être contemplatif sans s'en apercevoir, c'est le sommet de la contemplation ; c'est recevoir directement de Dieu sans s'en rendre compte. C'est ce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait de Mère Geneviève de Sainte-Thérèse⁴². On se rappelle le bouquet spirituel qu'elle lui a donné un jour alors que Thérèse ne lui avait pas fait de confidences : *Servez Dieu avec paix et avec joie !* (Ms A, 78r^o). Sans que Thérèse ne lui ait rien dit, cette âme était allée directement à son âme. *Voilà la sainteté que j'aime*, dit Thérèse⁴³. Dieu agit sans que l'âme s'en aperçoive ; elle peut faire un miracle sans s'en apercevoir parce que c'est Dieu qui le fait en elle. Voilà la docilité : Dieu est devenu le maître, il fait tout ce qu'il veut, parce que l'âme est toujours ouverte. Elle dit : « Mon Dieu, continuez, travaillez, surtout pendant la nuit, profitez-en, parce que là, je ne vous gêne pas ! » On endort un malade pour qu'il ne souffre pas et surtout pour qu'il ne bouge pas : il est ainsi réduit à la passivité. N'y a-t-il plus de contribution de la volonté ? Si, parce qu'il y a adhésion de la volonté à cette action de Dieu. Si vous vous réveillez, il faut dire à Dieu : « Cela fait un peu mal mais cela ne fait rien ; continuez, ne vous gênez pas ». Ainsi Dieu transforme l'âme.

Nous concevons chez la Sainte Vierge une contemplation continuelle, qui deviendra purement spirituelle, surnaturelle. L'action de Dieu se fait dans les profondeurs de l'âme sans que les facultés sensibles y prennent part, sans que l'intelligence en prenne conscience. C'est vrai pour la Sainte Vierge et aussi pour certaines âmes contemplatives, du moins à certains moments. Il peut y avoir une emprise de Dieu si forte que, chaque fois que

l'âme se retire au-dedans d'elle-même, elle peut dire : « Dieu est là et il travaille ». La prise de conscience est distincte de la réalité. Dieu senti et goûté n'est pas la contemplation⁴⁴. La contemplation, c'est Dieu qui travaille, c'est l'action de Dieu dans l'âme, qu'on le goûte ou qu'on ne le goûte pas. On peut digérer sans s'en apercevoir : de même l'assimilation du spirituel peut se faire sans qu'il y ait prise de conscience. L'effet de l'action de Dieu dans l'âme se découvrira après ; il se fait sentir souvent très tard, quand Dieu en a besoin. Une transformation peut s'opérer dans une âme alors qu'elle ne le saura que quinze ans plus tard. On ne s'aperçoit pas que l'on change : on peut grossir ou grandir sans s'en apercevoir, on le sait quand on se pèse ou se mesure.

Vers la pureté de la foi

Nous saisissons ce qui se passe chez nous grâce à la purification de notre foi et de notre amour. La foi est une antenne subtile : c'est elle qui fait prendre contact avec Dieu. La foi est appelée à croire en raison de la seule autorité de Dieu, indépendamment de motifs sensibles ou intellectuels. Il faut se détacher de tout ce qui vicie une telle pureté de la foi en se détachant de tous les appuis devenus gênants. Dieu purifie les motifs de la foi à mesure que l'on avance et il nous dégage même de l'expérience mystique⁴⁵.

Thérèse, avant sa mort, a connu de grandes angoisses qui faisaient tomber tous les appuis extérieurs, il n'y avait plus rien que l'acte de foi⁴⁶ : « Mon Dieu, je crois ». Un tel acte ne donne-t-il que de l'obscurité ? Oui, mais il atteint Dieu ! Par cet acte de foi pure, sans saveur ni onction, par cet acte de foi purifiée, dégagée de tout appui naturel, intellectuel que peuvent donner l'expérience mystique ou les visions, l'âme arrive à

l'union parfaite : *Je t'épouserai dans la foi* affirmait le prophète Osée⁴⁷. Thérèse disait en ce sens : *Je ne veux pas de visions. La vision n'est pas la vérité, je veux la vérité non de faux appuis*⁴⁸.

À mesure que l'âme avance vers Dieu, elle ne veut plus que Dieu, qu'une foi pure pour atteindre Dieu. C'est cela la contemplation parfaite, *un regard simple sur la vérité*, sur Dieu⁴⁹. Voilà l'activité parfaite de la vertu de foi ! C'est par ce regard simple, dégagé de toutes les lumières, de tous les raisonnements, de tous les appuis, de toutes les saveurs, que Dieu se communique directement à l'âme. Donnera-t-il des lumières et des saveurs ? Cela le regarde ! L'essentiel, de notre côté, est de perfectionner notre foi ; c'est elle notre grande richesse.

De la perfection de notre organisme surnaturel – foi, espérance, charité – dépend la perfection de notre vision du ciel, celle de notre *lumière de gloire – lumen gloriae*. Ce n'est pas avec le bagage de nos petits mérites que nous verrons Dieu : nous le verrons à la mesure de la perfection de notre charité, c'est-à-dire de notre grâce. *Nous serons jugés sur l'amour*⁵⁰, c'est-à-dire sur la grâce qui est charité.

Voyez l'Évangile. Notre-Seigneur a voulu faire la distinction entre la charité surnaturelle et le formalisme. Nous ne serons pas jugés sur la fidélité légale mais sur la charité, sur l'amour de Dieu et du prochain, c'est le critère qui permet d'apprécier la qualité de notre charité pour Dieu⁵¹.

Demandons à Thérèse de nous donner une compréhension nette de tout cela. Il est bon d'être guidé par des notions claires

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand on voit une maison religieuse avec un grand escalier, on juge qu'elle n'a pas l'esprit de pauvreté, on mesure les choses au mètre carré, on juge d'après l'ampleur des bâtiments et on ne se rend pas compte que l'esprit de pauvreté a d'autres exigences qui dépassent le nombre de pièces d'un appartement. Ces exigences sont réglées par autre chose. On peut avoir besoin d'un grand appartement, on peut avoir besoin de solitude parce qu'on a une vie qui l'exige et qu'elle est organisée pour cela. [...] La pauvreté n'exige pas qu'on se prive du boire et du manger ; elle n'exige pas que le chirurgien fasse une opération avec un couteau de cuisine : elle exige qu'il ait un bistouri adapté. Il y a d'autres critères que ceux avec lesquels nous jugeons d'après l'apparence extérieure. J'affirme cela pour répondre à certains jugements à l'emporte-pièce.

La pauvreté matérielle, définie par saint Thomas d'Aquin, est dans le détachement, dans l'absence de préoccupation, de sollicitude pour se procurer ou pour garder les biens qui sont nécessaires à notre vie et à notre vocation¹⁴. On manque à la pauvreté en ayant cette préoccupation et cette sollicitude excessive pour acquérir ou garder les biens nécessaires à la vie. Quant à la possession légitime des biens nécessaires, même s'ils sont nombreux, on ne manque pas à la pauvreté en les gardant et en les utilisant. On peut manquer à la pauvreté en achetant des choses moins chères si elles sont moins solides, moins adaptées au but ou pas nécessaires.

Thérèse affirme que nous devons nous détacher des biens matériels et que le détachement peut aller jusqu'au don de ces biens, jusqu'à l'appauvrissement réel. Cet appauvrissement n'est

pas une condition absolument nécessaire. Cependant si l'appauvrissement en esprit est sincère, on sera appelé à se séparer de ces biens dès lors qu'ils ne seront plus nécessaires.

Pauvreté matérielle en famille

Il est assez difficile d'étudier cette pratique de la pauvreté matérielle chez Thérèse bien que cette étude soit assez instructive. Elle est venue au monde dans une famille de petits bourgeois¹⁵. Le père, bijoutier, avait réalisé une petite fortune ; la mère avait un atelier de point d'Alençon. Tous deux donnent un exemple de leur détachement. Monsieur Martin n'ouvrait pas son magasin le dimanche alors que les gens des environs venaient faire leurs achats et qu'il aurait pu faire des affaires ce jour-là. Pour lui, c'était le jour du Seigneur. Cela montre qu'il n'était pas tellement attaché aux biens de la terre. Plus tard, Monsieur Martin abandonne son commerce pour se consacrer à voyager pour celui de sa femme et à sa comptabilité.

Ils avaient organisé leur maison d'Alençon sans luxe ; elle était assez étroite, rien d'extraordinaire dans l'aménagement. Quand Madame Martin meurt, toute la famille se transporte à Lisieux et c'est l'oncle Guérin qui choisit le nid des Buissonnets, et l'aménage. Là, on voit davantage ce qu'ils pensent et leurs mœurs. Les Buissonnets sont une maison bourgeoise de l'époque. Thérèse a vécu là, entourée de ses sœurs. Elle n'a jamais connu la pauvreté matérielle, elle n'a jamais manqué de rien. Enfant, elle avait de l'argent dans sa tirelire, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait été une de ces enfants gâtées à qui l'on donne de l'argent quand elles en veulent. On lui donnait une petite somme qu'elle était libre d'employer comme elle le voulait. On la récompensait par une petite pièce de cinquante centimes qu'elle mettait dans sa tirelire ou qu'elle

pouvait utiliser pour la donner aux pauvres ; on lui laissait l'initiative de cet emploi.

Thérèse n'a pas connu la misère, ni même la pauvreté à proprement parler. Ses parents, ses sœurs prévoyantes, ne la laissaient manquer de rien. Son père avait des relations, son oncle, Monsieur Guérin, avait un château à côté d'Évreux. Il est arrivé à Thérèse d'aller dans le château d'amis de son père. Elle a passé des saisons au bord de la mer. Elle a donc connu une certaine aisance.

Il semble pourtant que les contacts de Thérèse avec des familles où le bien-être s'étalait davantage, ont produit en elle une impression désagréable ; elle a pris conscience de ce qu'elle appelait les plaisirs du monde (LT 221). Il y avait déjà chez elle comme le signe d'un certain besoin de pauvreté. Ses contacts avec les familles plus riches, où la vie était plus large qu'aux Buissonnets, manifestent un besoin de pauvreté. Elle sentait que le bon Dieu n'était pas là. Chez elle, nous trouvons un besoin de pauvreté beaucoup plus qu'une pratique de la pauvreté.

Lorsque Thérèse trouve sa vocation carmélitaine, après la grâce de Noël 1886, elle dit qu'elle veut entrer au Carmel pour prier pour les prêtres, satisfaire la soif de Jésus et sauver les âmes dans l'Église (Ms A, 45v° ; 56r° ; 69v°). Ces désirs, cette grâce, la dégagent de sa famille, la font sortir non seulement du « cercle étroit » des Buissonnets mais aussi de toute une ambiance, d'un mode de penser, d'une manière d'être, qui constituent ce milieu familial. Cette grâce lui apporte l'amour de la pauvreté. Elle juge alors avec raison le lien de Madame Papinau avec son chat, la « troisième personne de la famille » :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au tout de Dieu, livre au tout de Dieu. Ce tout, à mesure qu'il nous envahit, nous dépouille et nous demande de coopérer à ce dépouillement. Telle est la grande vérité, la grande lumière que je voudrais vous laisser pour vous indiquer le but de l'ascèse et lui donner son sens. Il faut donner cela aux âmes. L'ascèse n'est pas un exercice de gymnastique permettant d'étaler sa force : elle doit être subordonnée à l'action de Dieu, elle doit nous détacher absolument de tous les biens, pour nous conduire à la possession de Dieu lui-même, au règne de Dieu dans notre âme pour qu'il nous soit Tout en tout.

1 Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 837.

2 Cf. Ms B, 1r°, p. 220 ; LT 226, p. 587. Une note riche d'explications sur cette voie proposée par Thérèse se trouve en SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Derniers entretiens*, Éd DDB/Le Cerf, Paris, 1971, pp. 578sv.

3 Cf. Rm 8,24.

4 Mt 19,16-22.

5 Mt 19,21 : *Va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi.*

6 Cf. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel*, « Graphique du Mont de Perfection », p. 565. Cf. aussi SAINT JEAN DE LA CROIX, *Les écrits spirituels*, n° 175, p. 289 : *Si tu veux être parfait, vends ta volonté et donne-la aux pauvres d'esprit, puis tourne-toi vers le Christ pour obtenir de lui la douceur et l'humilité, et suis-le jusqu'au Calvaire et au sépulcre.*

7 Expression de SAINT JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel* 2,7, p. 655.

8 Cf. *ibid.*, 3,7, pp. 800-801 ; 3,15, pp. 819-820.

9 La comparaison est de saint Jean de la Croix : *Peu importe que l'oiseau soit retenu par un fil mince ou épais : tant qu'il ne l'aura point brisé, il sera incapable de voler, Ibid.*, 1,11, p. 618.

10 Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1817-1821.

11 Union avec Dieu par transformation et ressemblance d'amour, cf. *Je veux voir Dieu*, t° 989sv. Cf. *supra*, p. 61, note 29.

12 Le motif formel de l'espérance est double : Dieu lui-même à posséder en plénitude par la vision en pleine lumière dans la vie éternelle ainsi que Dieu se donnant comme garant de notre possibilité de le trouver un jour : sa

promesse est plus sûre que tous nos motifs humains, sa puissance plus forte que nos faiblesses.

13 Cf. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel* 1,13, p. 627.

14 SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, IIa IIae q. 47 a. 8 ; q. 55 a. 6-7.

15 Cf. G. GAUCHER, *Sainte Thérèse de Lisieux*, Éd. du Cerf, Paris, 2010, pp. 21sv.

16 Cf. Ms A, 39v°, p. 133 : C'était charmant de voir le petit ménage qu'elles faisaient ensemble à trois (car la chatte était de la famille et je devais supporter qu'elle fasse son ronron sur mes cahiers et même admirer sa jolie tournure).

17 La plupart de ces faits sont rapportés dans SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX, *Conseils et Souvenirs*, Éd. du Cerf, Paris, 1988.

18 Cf. *Je veux voir Dieu*, ch. « Les lectures spirituelles », t° 196sv.

19 Sainte Thérèse d'Avila, *Vie* 5,3, p. 36 ; 13,16, p. 97. Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 259-262.446.

20 Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 435-439.

21 Il s'agit de l'ouvrage de C. ARMINJON, *Fin du monde présent et mystère de la vie future*, Éd. Saint Paul, Fribourg, 1882. Cf. Ms A, 47r°-v°, pp. 146sv.

22 Dans le même sens, le Père Marie-Eugène affirmera : *L'amour va vers la science, vers la connaissance, pour se fortifier, pour devenir plus fort, plus solide*, in *Conférence*, 22.11.1966 ; cf. *Je veux voir Dieu*, t° 433sv.

23 Ms A, 83r°, p. 210 : *Ah ! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de N.P. St Jean de la Croix !... À l'âge de 17 et 18 ans je n'avais pas d'autre nourriture spirituelle.*

24 Cf. Ms A, 83v°, p. 211.

25 Cf. G. GAUCHER, *Jean et Thérèse*, Éd. du Cerf, Paris, 1996.

26 Expression de Thérèse elle-même, cf. Ms A, 7v°, p. 81 ; cf. 29r°, p. 114.

27 Cf. Déposition de sœur Saint-André, *Procès apostolique*, p. 387.

28 Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 520sv.

29 Cf. CRISOGONO DE JÉSUS, *Jean de la Croix, sa vie*, Éd. du Cerf, Paris, 1982, p. 33.

30 Cf. *supra*, pp. 125-126.

31 Cf. *supra*, p. 166, note 31.

32 Cf. Ms A, 70v°, p. 188 ; C, 1v°, p. 236. À ce sujet, dans l'*Histoire d'une*

âme de 1898 – la première édition sensée être tout entière adressée à Mère Marie de Gonzague –, on trouve au ch. 7 des indications pour la plupart ajoutées par Mère Agnès (cf. Sœur THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS DE LA SAINTE FACE, *Histoire d'une âme écrite par elle-même, Lettres, Poésies*, Librairies de l'œuvre de Saint Paul, Paris-Bar le Duc-Fribourg, 1898, pp. 114-115).

33 Le Père Marie-Eugène tient-il cette information de ses contacts avec le carmel (cf. *supra*, « Introduction », p. 15) ? Ou fait-il allusion, par exemple, à la remarque de Thérèse en DE 6.6.2, p. 1010 : *M. Youf m'a dit pour mes tentations contre la foi : "Ne vous arrêtez pas à cela, c'est très dangereux." Ce n'est guère consolant à entendre, mais heureusement que je ne m'en impressionne pas. Soyez tranquille, je ne vais pas casser ma « petite » tête à me tourmenter.*

34 Cf. DE 15.5.7, p. 998 : *Après tout, cela m'est égal de vivre ou de mourir. Je ne vois pas bien ce que j'aurais de plus après ma mort que je n'aie déjà en cette vie. Je verrai le bon Dieu, c'est vrai ! mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre.*

35 Cf. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel* 3,2, pp. 789sv ; cf. *Je veux voir Dieu*, t°877sv.915sv.

36 L'inspiration d'un saint n'est pas du même ordre que celle d'un auteur sacré. Sur cette thématique, le Père Marie-Eugène publie un article : « À propos de l'inspiration mystique de Saint Jean de la Croix », *Vie spirituelle*, juillet-août 1942, pp. 61-79.

37 Cf. le témoignage de sœur Marie de la Trinité in Sœur MARIE DE LA TRINITÉ, *Une novice de sainte Thérèse*, Éd. du Cerf, Paris, 1985, p. 55 ; cf. Ms C, 7v°, p. 244 : *Je chante simplement ce que je veux croire.*

38 Cf. *supra*, p. 164, note 11. Cf. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Nuit Obscure* 2,5, pp. 985sv ; cf. *Je veux voir Dieu*, t° 764-771.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

veuille, si lui ne le fait pas, cela ne se fera pas ». Telle est la vérité donnée par l'Esprit Saint. Saint Paul avoue : *Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu*²⁵ ; c'est bien vrai ! Ce n'est pas une parole que l'on répète pour « faire son petit saint » ; c'est une évidence pratique, une vérité expérimentée.

L'enfance spirituelle et ses antinomies

L'enfance spirituelle est là. C'est reconnaître son néant, sa pauvreté, sa faiblesse²⁶ ; c'est utiliser cette connaissance de sa pauvreté pour recourir à Dieu, et lui dire : « Vous êtes venu pour les pécheurs, pour les pauvres gens ; me voici, je suis du nombre, par conséquent j'ai droit à ce que vous m'aidiez, j'en ai besoin ».

Devant cette pauvreté, devant cette misère qui s'offre, le bon Dieu descend toujours parce qu'il a l'occasion d'exercer sa miséricorde²⁷ et tout s'arrange. On dira : « Mais alors l'âme perd l'impression de sa faiblesse puisque cela va de nouveau très bien ». Non, quand Dieu agit si fortement, il fait expérimenter à l'âme que c'est lui qui agit. Dans cette efficacité, il laisse à l'âme le sentiment que c'est lui qui a tout fait et qu'elle est faible. La force est pour les faibles et la sagesse pour les petits. Comme le dit saint Paul : *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort*²⁸. Le résultat accuse la force. Lorsque Dieu vient, il ne me donne pas un sentiment de force mais il produit des effets de force. Ne traduisons pas que Dieu nous soulève parce qu'il agit par nous, au contraire : les antinomies sur le plan de la vertu sont tout à fait normales. Quand on parle de la manifestation des dons du Saint-Esprit dans le martyre de saint Laurent, je trouve l'exemple mal choisi : il fallait qu'il fasse le « brave » devant ces romains qui étaient des gens costauds²⁹ ! La véritable manifestation des dons du Saint-Esprit est celle de Notre-

Seigneur au Calvaire : il ne faisait pas le fort sur la croix et, à Gethsémani, c'était un pauvre homme... Si le centurion reconnaît sa divinité dans son grand cri, l'attitude du Christ n'était pas cependant une attitude de force³⁰.

À la fin de sa vie, Thérèse accuse la lutte ; elle semble ne pas pouvoir supporter la souffrance³¹. C'est l'angoisse. Le médecin dit qu'elle est très patiente parce qu'elle ne se plaint pas, mais dans sa souffrance, elle a une attitude de malade, de quelqu'un qui ne peut dissimuler les effets de la souffrance sur son corps. Cependant, il y a une force morale en son intérieur ; c'est volontiers qu'elle accepte de souffrir. Ce n'est pas une domination, c'est simplement un effet de force³². Antinomies...

Quand l'âme est menée par les dons du Saint-Esprit, elle a l'expérience de l'action et de la force de Dieu qu'elle ne découvre souvent que par les effets et par l'expérience du contraire chez elle. L'action de Dieu, la force de Dieu, lui fait sentir davantage sa faiblesse : elle la voit, c'est la sienne ! De même, la lumière qui passera chez elle lui laissera habituellement une impression d'obscurité. La lumière de Dieu produit l'effet contraire. Ce point est excessivement important du point de vue de l'ascèse.

Se réjouir d'être faible

Comment conduire notre ascèse ? On peut remarquer que saint Vincent de Paul, lui qui était un homme de si grand conseil et si audacieux, a mis dix ans pour trouver sa formule³³. Dieu ne donne pas sa lumière à la manière d'un distributeur automatique dans les gares pour tirer des pastilles au chocolat ! On n'a pas la réponse par retour du courrier : on l'a quand on a un peu pâti, senti sa faiblesse. Et quand la réponse arrive, on sent un peu

plus sa faiblesse parce que la lumière de Dieu produit le contraire. Antinomies...

On dira : c'est l'ascèse des parfaits. Eh bien ! soyons parfaits ; après tout, c'est cela que nous voulons ! Commençons par cela, nous verrons après. Je ne voudrais pas diminuer l'effort : on le fournit quand même pour attendre l'action de Dieu. Thérèse traduit merveilleusement cet effort que l'on doit fournir pour tenir, pour supporter sa faiblesse, pour faire quelque chose quand même. Elle prend la comparaison du petit enfant au bas de l'escalier³⁴. Il lève son petit pied en vain... La marche est trop haute. Vous le ferez vous aussi. Combien de temps ? Dix ans... quinze ans... et en même temps, il faut appeler Dieu sans cela on reste par terre au bas de l'escalier. Voilà l'effort ascétique de la bonne volonté qui est lui-même convaincu de son impuissance, mais qui continue parce que cet acte de volonté est nécessaire. Il faut lever son petit pied et appeler Dieu ; il faut faire les deux gestes. Que fait Dieu alors ? Il vient, prend l'enfant dans ses bras et le « pose là ». À ce moment-là, Dieu crée dans l'âme une docilité, une passivité, une habitude de recours à lui telle qu'il lui fait faire des choses parfaites. Quand les novices croient mettre la vertu de Thérèse à l'épreuve³⁵, elles ne mettent en réalité que l'action de Dieu à l'épreuve et elles peuvent y aller... ! Telle est la conception de la vertu et de la purification de l'espérance. Cette espérance est victorieuse. Elle est créée, développée sur un état psychologique de faiblesse acceptée et joyeuse. Thérèse se réjouit d'être faible car elle se rend compte que, parce qu'elle l'accepte, le bon Dieu descend³⁶. Elle n'a pas de vertu : c'est Dieu qui, à chaque instant, lui donne ce dont elle a besoin. C'est une évidence. Jamais ce succès dans la vertu ne lui donne l'impression que c'est sa vertu ; elle en est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Qu'est-ce que la charité ?

Notre Seigneur nous apparaît comme charité et amour. Il a parlé de l'amour, il nous a laissé l'amour comme son testament, comme le signe du chrétien⁴. Saint Jean et saint Paul nous le présentent comme le devoir essentiel qui contient toute la loi et les prophètes : *Recherchez donc avec ardeur les dons les plus grands. [...] Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité*⁵. Devant elle, les charismes ne sont que des serviteurs⁶. Les théologiens ont parlé de l'amour, de la pratique de la charité. Bien souvent, il y a eu des erreurs à son sujet comme le jansénisme⁷ ou le quiétisme⁸, sa conséquence normale. Tous les grands spirituels parlent de la charité : sainte Thérèse d'Avila l'évoque dans ses ouvrages, spécialement dans le *Chemin de la perfection* aux chapitres quatre et huit⁹. Saint François de Sales s'est attelé à son *Traité de l'amour divin*¹⁰ : il s'était rendu compte par son expérience auprès de sa Philothée¹¹, sainte Jeanne de Chantal, qu'elle avait besoin de notions précises. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'est trouvée devant cette question de la nature et de la pratique de la charité qui lui a causé bien des angoisses. Elle était très sensible, elle avait une vocation d'amour¹². Comment réaliser cette vocation quand on a une sensibilité si vive ? Ce n'est pas commode ! Elle n'a pas fait de théorie mais elle a montré combien elle était préoccupée de la question (cf. Ms C, 11v^o-31r^o). Celle-ci est toujours actuelle : on présente des solutions mais bien souvent elles restent confuses. On n'envisage pas les angles différents ou bien l'on prend une parole de l'Évangile et on l'interprète comme s'il n'y avait que la charité sociale : donner à manger, à boire, donner un abri¹³ ; pour certains c'est la seule forme de charité qu'ils connaissent.

Ces confusions, la diversité de la question, invitent à tenter de percevoir ce qu'est la charité, la nature de la charité, de faire pour ainsi dire, la « métaphysique de la charité » afin d'y retrouver les notions essentielles. Où allons-nous rechercher ces notions essentielles ? Comme toujours, ce ne sera pas en regardant en bas mais en haut. On ne peut chercher les grandes lumières sur la création et sur le monde, qu'en Dieu parce que tout procède de Dieu. C'est en Dieu que tout ce que nous connaissons de l'homme trouve sa perfection et sa fin, sa compréhension la plus exacte. Ne nous perdons pas dans des spéculations : en regardant Dieu, nous préciserons les notions que nous pouvons avoir.

Le mouvement de l'amour

Que percevons-nous en Dieu ? Nous l'avons déjà dit au début de la retraite : *Dieu est amour*¹⁴. C'est la définition la plus profonde parce qu'elle n'atteint pas seulement Dieu, dans ce qu'il est, dans son essence mais elle l'atteint dans sa vie intime. La définition de Dieu Esprit, « Être subsistant par lui-même », nous donne quelque chose de son essence et de son être. Les grands saints, les grands contemplatifs : Moïse, saint Paul, saint Jean, ont traduit l'expérience donnée par le contact avec Dieu : Dieu est amour¹⁵ ! Seule cette définition traduit dans le langage humain ce qu'il est essentiellement, ce qu'est sa vie intime.

Le centre, le lien dans la Trinité Sainte, c'est l'amour infini, l'amour substantiel qu'est l'Esprit Saint, l'atmosphère dans laquelle Dieu vit¹⁶. Nous pourrions dire que c'est la raison dernière de sa vie intime et aussi le principe de ses opérations. L'amour est le terme des opérations de la vie trinitaire et en même temps le principe de ses opérations dans la création. Dieu

est amour. Cet amour est le bien diffusif, le bien qui se répand. C'est par amour que Dieu a créé. Nous savons que la création, les opérations de l'amour à l'extérieur, opération unique de toute la Trinité Sainte, est attribuée à l'Esprit Saint parce qu'il est l'amour, le principe des opérations de Dieu¹⁷. Dieu crée par amour, son expansion est réglée par l'amour¹⁸. La manifestation la plus parfaite de sa miséricorde que nous retrouvons dans l'Église, ce chef-d'œuvre de la Trinité Sainte, est l'œuvre de l'amour.

Dieu va inscrire cet amour qui est le principe de ses opérations, dans la création. La créature participe à Dieu dans la mesure où elle participe à son existence et à son essence. Dans l'essence de cette création, Dieu met son sceau : l'amour créé est l'expansion de Dieu¹⁹. Cette expansion de Dieu dans les créatures ne se déploie pas toujours jusqu'à une participation à la vie de Dieu qu'est la grâce. Cependant, dans tout être, nous retrouvons la loi de Dieu lui-même, la loi de son opération, de sa création : l'amour ; il ne peut pas en être autrement.

Fécondité de l'élan vital

C'est dans ces régions profondes, en ces hauteurs, en Dieu lui-même, qu'il faut chercher ce qu'est l'amour. L'amour en Dieu, est constitué de l'élan vital qui porte l'être et la vie à se répandre pour chercher dans cette expansion sa perfection et son bonheur. [...] Nous retrouvons dans la création, quelle qu'elle soit, à toutes les échelles, à tous les degrés, ce mouvement vital de l'être, cet élan vital qui porte l'être à rechercher sa perfection personnelle, individuelle et le pousse à l'expansion de lui-même, par conséquent à une création dans la mesure où il en est capable. Nous trouvons ce double mouvement de l'amour dans les êtres exprimé dans cette parole de Dieu après la création :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leur épanouissement dans la synthèse vivante.

Parlant de la présence de Dieu dans l'âme, nous avons parlé de la présence d'immensité active et de la puissance créatrice de Dieu en nous. Qu'il s'agisse de la grâce ou des énergies qui constituent les cellules de notre corps, tout est produit par Dieu, procède de la création de Dieu. Si c'est par le même geste que Dieu les a mises en nous, elles émanent toutes de la puissance créatrice et il n'y a pas eu plus d'effort pour l'une que pour les autres. Il y a seulement pour celles qui s'associent de plus près à la vie de Dieu, une joie plus grande de Dieu. Il y a pour Dieu, dans la création d'un « atome de grâce » – si l'on peut dire ! –, une joie plus haute que dans la création de milliards de mondes matériels si magnifiquement organisés, parce que seule la grâce imprime à la vie qu'elle a créée ce mouvement de retour qui introduit la créature dans le sein de Dieu. Seule la grâce fait de cette créature l'enfant de Dieu et la fait Dieu par participation.

Considérons l'œuvre de l'amour. Demandons à la Sainte Vierge de nous la montrer à tous les degrés, à toutes les étapes, dans toutes ses manifestations et ramifications vivant en nous et en elle.

Action de grâces

Nous devons faire monter un hymne d'admiration, d'adoration et de reconnaissance vers Dieu créateur de toutes choses et vers l'Esprit d'amour, amour substantiel du Père et du Fils, qui, en créant, a mis cette vie et cette loi d'amour en tous les êtres.

Demandons-lui qu'il nous éclaire, nous donne un petit peu son regard. Nous parlions de la joie que Dieu trouve en lui-même, de

la joie qu'il trouve dans toutes les créatures dans lesquelles il trouve sa ressemblance et la participation à sa vie et surtout la fidélité à l'élan vital qu'il leur a donné. Notre participation sera la docilité à cet élan vital, à la loi inscrite dans la matière, dans la vie qui nous a été donnée, spécialement dans la vie surnaturelle. La perfection c'est cela : remonter à Dieu, au Père, pour trouver en lui notre épanouissement, la fin de notre être et lui donner la joie qu'il attend de nous. En effet, il nous a créés pour cela : pour nous faire participer à ce qu'il est, à ce qu'il fait, au bonheur qu'il trouve à être ce qu'il est, à se connaître tel qu'il est, au bonheur qu'il trouve dans ses opérations d'amour. Voilà notre fidélité. *Il n'y a que l'amour qui compte*, a dit Thérèse³⁶, l'amour compris de cette façon depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle et non sous les petites formes étriquées, les petites histoires qui ne sont rien en comparaison de cet amour.

Demandons à la Sainte Vierge, Notre Dame de Vie, Notre Dame du bel amour, demandons à l'Esprit Saint que ces notions étriquées ne nous arrêtent jamais, que nous prenions la part de vérité qui s'y trouve et qu'elles nous servent de tremplin pour trouver cette richesse, pour nous élaner vers la participation à l'amour que Dieu a mise dans nos âmes.

¹ Cf. *supra*, p. 256, note 12.

² Cf. *Je veux voir Dieu*, t° 1014 ; *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1812.

³ 1Co 13,13.

⁴ Cf. Jn 13,35 : *À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres.*

⁵ 1Co 12,31.13,13.

⁶ Le *Catéchisme de l'Église catholique* définit ainsi les charismes au n° 799 : *Extraordinaires ou simples et humbles, les charismes sont des grâces*

de l'Esprit Saint qui ont, directement ou indirectement, une utilité ecclésiale, ordonnés qu'ils sont à l'édification de l'Église, au bien des hommes et aux besoins du monde.

7 Sur le Jansénisme, cf. *supra*, p. 88, note 29.

8 Sur le Quiétisme, cf. *supra*, p. 89, note 34.

9 Cf. SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Chemin de la Perfection* 4, pp. 711sv ; ch. 7 (selon l'édition du Cerf, 2006), pp. 725sv.

10 Cf. SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'Amour de Dieu*, Éd. du Cerf, Paris, 2011.

11 Le nom de « Philothée » – « qui aime Dieu » en grec –, désigne le lecteur de saint François de Sales puis ses dirigées, en particulier sainte Jeanne de Chantal.

12 Cf. Ms B, 3v°, p. 226 : *Ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'amour !...*

13 Cf. Mt 25,31-46.

14 1Jn 4,16. Cf. *supra*, pp. 67sv.

15 1Jn 4,16. Cf. Moïse et son expérience du buisson-ardent considéré par le Père Marie-Eugène comme l'une des meilleures images de Dieu qui ne cesse de se donner, bien diffusif de lui-même (cf. Ex 3) ; cf. encore Moïse et son expérience du renouvellement de l'Alliance après la trahison du peuple adorant le veau d'or (Ex 34,6). Saint Paul évoque sans cesse, dans ses lettres, le Dieu d'amour et de miséricorde : cf. par ex. Ép 2.

16 Cf. *supra*, p. 111, note 6.

17 Le *Catéchisme de l'Église catholique* affirme au n° 291 : *La foi de l'Église affirme de même l'action créatrice de l'Esprit Saint : il est le « donateur de vie » (Symbole de Nicée-Constantinople), « l'Esprit Créateur » (« Veni, Creator Spiritus »), la « Source de tout bien » (Liturgie byzantine, Tropaïre des vêpres de Pentecôte).*

18 Cf. *supra*, p. 111, note 8.

19 Cette expression est à comprendre non dans le sens d'une quelconque émanation nécessaire de Dieu (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 285) mais bien plutôt comme le dit saint Thomas d'Aquin : *Il faut considérer l'émanation de tout l'être à partir de la cause universelle, qui est Dieu ; et c'est cette émanation-là que nous désignons par le mot de création – et hanc emanationem designamus nomine creationis* (SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, Ia q. 45 a. 1). Un Père de l'Église, Maxime le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si le bon Dieu exauce mes désirs, mon Ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui, je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre.

23 Cf. CH. RÉMOND, *Un amour universel*, Préface de G. Gaucher, Éd. Presses de la Renaissance, Paris, 2005.

24 Cf. *supra*, p. 110, note 2.

TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie

Sigles et abréviations

Introduction

Thérèse de l'Enfant-Jésus, parole de Dieu pour aujourd'hui

Dieu est Amour, fondement de la doctrine de Thérèse

L'amour est don

La « petite » Thérèse

La pauvreté spirituelle

La foi de Thérèse

Marcher dans la foi

Marcher dans l'Espérance

Vers une plénitude

La primauté de l'Amour

L'Amour, synthèse et croyance

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus

Je veux voir Dieu, Éditions du Carmel, 2014⁹.

Assidus à la prière avec Marie, Éditions du Carmel, 2017².

Au souffle de l'Esprit, Prière et Action, Éditions du Carmel, 2013⁶. Disponible également en livre électronique et en CD audio MP3 (Éditions Saint-Léger).

Croyez à la folie de l'amour qui est en Dieu, Éditions du Carmel, 2010².

En marche vers Dieu, Extraits de textes, Salvator, 2008.

Heureuse celle qui a cru, Éditions du Carmel, 2017.

J'ai prié pour toi, Prière de Jésus, prière du disciple, Éditions du Carmel, 2016².

Jean de la Croix, Présence de lumière, Éditions du Carmel, 2007². Disponible également en livre électronique.

Jésus, contemplation du mystère pascal, Éditions du Carmel, Venasque, 2017⁴. Disponible également en livre électronique.

La joie de la miséricorde, Nouvelle Cité, 2008.

La Vierge Marie toute Mère, Éditions du Carmel, 1998. Épuisé. Disponible en livre électronique.

L'oraison des débutants, Éditions du Carmel, collection *Vives Flammes*, 2008. Disponible également en livre électronique.

Les premiers pas de l'Enfant-Dieu, Éditions du Carmel, 2001. Disponible également en livre électronique.

Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, chemins vers le silence intérieur, Parole et Silence, 2016.

Prier 15 jours avec le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, Nouvelle Cité, 2016⁴.

Pour la joie de Dieu, retraite spirituelle avec Thérèse de

Lisieux, Éditions du Carmel, 2016¹.

Ton amour a grandi avec moi – Un génie spirituel, Thérèse de Lisieux, Éditions du Carmel, 2015³. Disponible également en livre électronique.

Pour connaître le Père Marie-Eugène

GAUCHER Guy, *La vie du Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus*, Cerf-Carmel, 2^e édition, 2016³.

COULANGE Pierre, *La vie ordinaire, chemins vers Dieu avec le Père Marie-Eugène*, Parole et Silence, 2012.

DORON Françoise-Emmanuelle, *Le secret d'un audacieux*, Éditions du Carmel, 2015 (pour adolescents).

ESCALLIER Claude, *Marie Pila, une puissance d'amour non asservie* (biographie de la co-fondatrice de Notre-Dame de Vie), Éditions du Carmel, 1996.

ESCALLIER Claude, *Laisser voir Dieu, Dans le sillage de Berthe Grialou, sœur du P. Marie-Eugène de l'Enfant Jésus*, Éditions du Carmel, 2015.

OUTRÉ Raphaël, *Évangéliser avec le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus*, collection Sorgues, Parole et Silence, Paris, 2016.

BD : DARY Thibault et GRYSAN Julien, *Père Marie-Eugène, Dieu pour ami*, Mame, Paris, 2013.